

de Cassiodore. Vous étiez plus heureux, Thucydide et Plutarque, Salluste et Tacite, quand vous racontiez les partis qui divisaient Athènes et Rome ! vous étiez certains du moins de les animer, non seulement par votre génie, mais encore par l'éclat de la langue grecque et la gravité de la langue latine ! Que pourrions-nous raconter de notre société finissante, nous autres Welches, dans notre jargon confiné à d'étroites et barbares limites ? Si ces dernières pages reproduisaient nos rebâchages de tribunaux, ces éternelles définitions de nos droits, nos pugilats de portefeuilles, seraient-elles, dans cinquante ans d'ici, autre chose que les intelligibles colonnes d'une vieille gazette ? Sur mille et une conjectures une seule se trouverait-elle vraie ? Qui prévoirait les étranges bonds et écarts de la mobilité de l'esprit français ? Qui pourrait comprendre comment ses exécérations et ses engouements, ses malédictions et ses bénédictions se transmutent sans raison apparente ? Qui saurait deviner et expliquer comment il adore et déteste tour à tour, comment il dérive d'un système politique, comment la liberté à la bouche et le servage au cœur, il croit le matin à une vérité et est persuadé le soir d'une vérité contraire ? Jetez-nous quelques grains de poussière : abeilles de Virgile, nous cesserons votre mêlée pour nous envoler ailleurs.

Impressions diverses ressenties en ballon

PAR TROIS VOYAGEURS.

J'ai eu la bonne fortune de me trouver en compagnie de trois voyageurs de terres différentes, qui tous trois avaient fait de récents et remarquables voyages en ballon. Leurs impressions, très-caractéristiques, m'ont frappé.

Un Américain, M. M. . . . , avait joui délicieusement de la douceur de ce moyen de locomotion. "C'est admirable, disait-il. On va infiniment plus vite que dans aucun train express, sans une seule secousse, sans la moindre sensation de frottement. On n'a pas le vent en face ; à peine se fait-il sentir dans le dos. Ni bruit, ni poussière, ni choc, mais le plus agréable mouvement de glissade. A part quelques balles qui sifflèrent désagréablement à nos oreilles, le seul inconvénient était une faible odeur de gaz trahissant la mauvaise qualité du vernis employé dans la fabrication des aérostats en calicot. Quant à la descente, elle ne signifie rien. La nacelle toucha terre avec la légèreté d'un oiseau-mouche, reprit son vol, s'éleva à quinze mètres, et fut facilement ramené sur le sol par quelques paysans à qui les cordes avaient été jetées."

L'un des phénomènes notés par le même voyageur est la grande distance à laquelle parvient distinctement les sons dans les régions supérieures de l'atmosphère. "Nous pouvions dit-il, converser avec les passagers d'un autre ballon, quoique à une distance incroyable. Nous entendions ce que des gens se criaient les uns aux autres à deux mille mètres au-dessous de nous, et les décharges de mousqueterie n'altéraient pas la sonorité de l'air."

Un méridional, M. G. . . . , avait vu et senti tout différemment. Il était abasourdi de l'accablante idée des forces de la nature et de la faiblesse de l'homme. A sa grande surprise, il n'avait pas le sentiment de l'abîme. Le monde semblait reculer à mesure que montait le ballon. Au lieu d'être ébloui par l'immense horizon qui s'ouvrait devant lui, il était stupéfait de l'effacement total du pittoresque dans l'étendue sans bornes au-dessous. La terre avait l'aspect d'un tapis mal dessiné, ou plutôt d'une tapisserie dans laquelle seraient tissées au hasard des laines de diverses couleurs. La lumière et l'espace étaient privés de la valeur que leur donnent l'ombre et les proportions. Selon M. G. . . . , la nature, vue d'un ballon, est une laide chinoiserie ; et quand l'artiste enfant du Sud, toucha de nouveau le sol, il

remercia le ciel de se trouver dans la sphère où l'homme a un point d'appui pour résister et lutter contre la tyrannie de la création.

Le troisième voyageur, M. S. . . . , d'origine allemande, se félicitait de s'être senti emporté sans plus de possibilité de résistance qu'un morceau de bois flottant au fil de Peau. Les tendances panthéistes du Teuton se prononçaient. Il était heureux d'être perdu dans le grand tout. L'homme de race gallo-latine se roidissait, impatient de réagir contre les forces naturelles qui l'entraînaient. L'Américain étudiait la locomotive-ballon comparée à la locomotive-vapeur. Il avait souffert des inconvénients qu'entraînaient les longs voyages de chemin de fer sur le continent, et son attention, détournée du pittoresque, était absorbée par la question pratique.

EDUCATION.

A chacun vous devez aide et conseil.

On a vu souvent le sculpteur Maryas, au grand étonnement des passants, quitter brusquement le bras d'un ami, interrompre une conversation, pour repousser du pied un tesson de bouteille ou une pierre égarée sur le trottoir. "Comme cela, disait-il, en contemplant son œuvre avec complaisance, je crois qu'il n'y a plus de danger pour personne !" On riait. "Riez, riez ! disait-il ; il n'y a pas de petit service. Je suis utile à ma manière."

Il n'a jamais rencontré un enfant égaré, pleurant au coin d'une rue, sans s'adresser à lui ; et toujours il arrivait à le remettre dans son chemin. Je l'ai vu arrêter un portefaix et lui expliquer avec patience comment il devait porter son fardeau afin qu'il fût moins lourd.

Ce souci des petits, des faibles, des maladroits et des ignorants, me touche beaucoup chez un homme aussi célèbre et aussi digne de l'être. J'avoue cependant que j'ai ri, les premières fois, du sérieux et du soin qu'il mettait dans l'accomplissement de cette mission volontaire.

Je l'ai même raillé sur le manque de reconnaissance de quelques-uns de ses obligés, qui le regardaient d'un œil narquois et lui demandaient d'un ton goguenard de quoi il se mêlait. "Bah ! bah ! disait-il, ce n'est rien ; je me suis probablement mal expliqué, voilà tout. Et puis, je sais que ce que je fais est bien : je suis payé d'avance." Et je dois dire que je ne l'ai jamais surpris, dans de pareilles occasions, ni décontenancé, ni impatienté.

Je lui demandai un jour si c'était une gageure, ou s'il avait fait vœu de devenir le saint Vincent de Paul des montreurs de marmottes en détresse, ou des gamins qui ont perdu leur chemin.

— Ce n'est, me répondit-il d'un ton de bonne humeur, ni un vœu ni une gageure ; c'est le résultat d'une simple réflexion que je m'étonne de n'avoir pas faite plus tôt.

Nous tous tant que nous sommes ici-bas, nous nous soucions vraiment trop peu les uns des autres. Nous vivons côte à côte, sans essayer seulement de nous connaître, à plus forte raison de nous entr'aider.

Que de fois cependant un mot dit à propos, un conseil simplement et affectueusement donné, rendrait service, je ne dis pas à un ami, mais à un simple passant ! Il me semble que c'est un devoir, et même un devoir de stricte obligation, d'aider les autres et de les conseiller.

Eh bien, non ! par paresse, par indifférence, par respect humain, nous continuons notre route, nous ne disons pas le mot qu'il fallait dire, et c'est tant pis pour les autres, mais surtout tant pis pour nous. Je sais par expérience que les donneurs de conseils sont souvent mal reçus. Mais à qui la faute ? Je me figure qu'ils auraient plus de succès s'ils vou-